

THÉORIE AMOUREUSE DE L'ANDROGYNE

Partie II - Partie III

I

DE L'AMOUR

L'Amour est quelque chose d'intermédiaire entre le
mortel et l'immortel.

L'Amour n'est donc pas un dieu mais un démon.
PLATON.

L'Ange qui a six ailes ne change jamais.
ZOHAR.

Certains mots ont tant servi que, devenus frustes, comme des monnaies trop maniées, ils ne montrent plus rien de distinct, ni à l'avant ni au revers.

Pour un lecteur d'Armand Sylvestre ou de Zola, l'amour est une chose sans rapport avec ce discours; pour mon curé, c'est un péché; pour quelques-uns, c'est le seul nom de la vertu. Il convient de laisser Chamfort avec sa définition impertinente, et Schopenhauer en tête-à-tête avec le génie de l'espèce. «De l'amour». Quelles syllabes magiques: tout le monde entend et personne n'explique.

Il y a de quoi trembler, pour hardi que l'on soit, à écrire ce titre, quand on connaît l'amas incroyable de fatras accumulé. On trouve dans le dictionnaire «Amour, sentiment d'affection d'un sexe pour l'autre». L'Amour peut être moins qu'un sentiment, une sensation, ou plus qu'un sentiment, une idée.

L'Amour ne change pas de nature, suivant son objet.

L'amour de saint François au cantique des créatures, l'amour de sainte Thérèse pour Jésus-Christ, l'amour de l'artiste pour son art et des vieux grenadiers pour leur Napoléon, ces amours doivent rentrer dans la définition qu'on donnera.

Je propose celle-ci:

L'Amour est le mouvement de la personnalité cherchant sa confirmation sous un rapport de sensation, de sentiment ou d'idée, ou quelque fais sous ce triple rapport.

Cette phrase manque de beauté: on la voudrait lyrique.

Préférerait-on?

L'Amour est la projection de la personnalité cherchant son reflet dans autrui - reflet sensoriel, ou animique ou spirituel.

Ou bien:

L'Amour est cette volonté qui tente de donner ou de recevoir l'illusion de l'Absolu.

Ou encore:

L'Amour est la manifestation suprême de la conscience transportant sa puissance sur un seul être.

A mesure que le terme varie, la notion perd sa netteté. Le premier énoncé s'applique aussi bien au mysticisme qu'à la salacité, au saint qu'au viveur. Un dictionnaire seul, par son caractère officiel et patenté, se permet de définir une chose par quelqu'une de ses circonstances.

*

**

La moralité est une qualification. Sur certaines lèvres, sous certaines plumes, l'amour sans épithète devient synonyme de faute. Il n'entre en grâce que sous condition et en fournissant des gages. On ne doit pas s'en étonner. La morale représente une édicition utile, inspirée par la nécessité et circonstanciée suivant les heures et les lieux, et de caractère répressif. Nul n'a vu une pancarte commençant par «Il est permis...» La loi ne parle que pour défendre et un enfant du catéchisme connaît mieux les péchés capitaux que les vertus cardinales. Un cœur jeune et vif se rébellonne en voyant toutes ses attractions contrariées et qu'il n'y a pour lui, point de bonheur, hors de la faute.

Ceux qui ont écrit avec quelque scrupule ont expliqué l'amour par son objet et selon la dignité de cet objet: amour de Dieu, amour du beau, amour d'un art; et de catégories aussi artificielles rien ne devait sortir.

Ce ne sont pas davantage les circonstances favorables ou contradictoires qui peuvent déterminer la noblesse d'un sentiment.

L'Amour conjugal, qui tend au mariage ou qui se manifeste par le mariage, est celui que la société approuve, parce qu'il prend la forme sociale et se soumet à une double sanction. Mais faire intervenir dans la quête du bonheur, les idées de famille, de foyer et de patrie, c'est d'une hypocrisie si basse qu'elle ne sert plus qu'aux politiciens, dans ces circonstances publiques, où la parole elle-même est en frac.

Je ne méconnaiss pas la sainteté de la famille: elle prend naissance de l'amour même, qui doit se plaire au foyer et se combiner avec la gloire de la race. Un amour heureux, celui que l'on doit souhaiter, aboutit à la fondation d'une famille: mais ici nous entrons dans la sphère des devoirs: ce n'est plus celle d'Eros qui n'a jamais été ni moral ni immoral, mais démon.

Adam, en s'éveillant, à l'aspect d'Eve, ne crie pas comme un sénateur contemporain ne lui ferait dire: «Voilà la mère de mes enfants, la prêtresse de mon foyer». Il ne voit en elle que sa confirmation. Cela implique, en puissance,

l'engendrement, qui est aussi une confirmation.

Le problème érotique; en lui-même, présente déjà tant de sublimité et de difficulté qu'il convient de l'envisager, du point de vue individualiste; car il se présente toujours ainsi: les relativités sociales ne se produisent qu'après la passion, comme des corollaires.

Entêtés de plaisir ou de vertu, les théoriciens de l'amour le subordonnent à leur doctrine; et les uns en font une seconde gourmandise, les autres un état de perfection et de renoncement: or, Eros n'est ni matériel, ni immatériel; il ne connaît ni le sacrilège ni le devoir, il est le mouvement le plus vif de la vie, dans tous les sens et sous tous les vocables.

*

* *

Nous sommes l'unique objet de nos amours qu'il faut envisager comme des polarisations. L'homme s'aime dans son corps et il l'affirme par la volupté; dans son âme, car il tend sans cesse à conquérir d'autres âmes; dans son esprit, car il forme perpétuellement des vœux d'expansion.

L'Amour c'est le moi des philosophes officiels, dans son mouvement confirmatif.

Et ce moi apparaît comme le centre d'un triple rapport; il convient de légitimer cette triplicité: le catéchisme, qui pourrait la donner en concordance d'un Dieu unique d'essence, ternaire de personnes, nous dit que l'homme est constitué par un duel. Tout ce qui n'est pas corps est âme ou vice versa: on pense à M. Jourdain et à son vers et prose. Sans remuer de grands arcanes, il est clair, même pour un esprit ordinaire, que les phénomènes de l'affectivité ne sont pas semblables à ceux de l'esprit, et qu'il faut séparer la passion de la pensée, et l'amour qu'inspire une Carmen du fait d'écrire sur elle une partition.

Nous sommes trois personnes: charnelle, affective et spéculative. Stendhal voit des amours différents, selon que la sensualité ou la vanité y domine.

Ici s'impose la doctrine des diathèses. Il n'y a pas d'amours, il n'y a que des amoureux, puisque nous avons admis que l'amour est le mouvement de la personnalité.

Sans le reflet dans l'eau ou sur le métal poli, l'homme n'aurait jamais vu son visage; sans le reflet dans autrui, l'homme n'aurait jamais senti son âme.

Le reflet physique nous révèle notre forme, le reflet sentimental nous révèle notre intériorité.

Les relations originelles entre l'homme et l'univers furent des hallucinations renaissantes; même rassuré par la périodicité phénoménale, notre ancêtre dut s'effarer, en face du mystère cosmique. L'œil craintif ou combattif de l'animal ne lui enseignait que la désespérante loi de la force, «Adam», dit la Genèse, «nomma de leur nom de relation tous les animaux: mais il ne trouva pas l'être de transition entre lui et la nature, c'est-à-dire son réflexe.»

La civilisation n'a pas changé les termes du problème sensible; elle substitue la société à l'animalité et actuellement on pourrait écrire «chacun cherche l'être de transition entre lui et la société, c'est-à-dire son réflexe. L'illettré auquel on demande compte de son célibat répond: «je n'ai pas trouvé ma moitié de poire».

A Paris même, au printemps, qui n'a remarqué des

couples alanguis, recueillis, silencieux et lents, dans le crépuscule. Ce sont des amoureux; oui, ce sont des êtres qui cherchent leur conscience et leur baiser touche à un ineffable mystère, à celui pour lequel Faust a veillé dans son laboratoire. Ces ingénus sont d'inconscients alchimistes; ils cherchent aussi à opérer un grand œuvre, à tirer le subtil de l'épais, et le pur de l'impur.

Le mystère se manifeste à chaque créature, comme le soleil, selon sa réceptivité. Le cultivateur voit dans l'astre le recteur de ses récoltes et Léonard l'image du Créateur.

Un lys est une plante monocotylédonée, à étamines périgynes ou le symbole de la pureté, de la fierté: la larme est une sécrétion muqueuse ou la plus belle expression de l'âme.

L'amour, en grec, s'appelle le Désir; et ce nom synthétique, le seul qui lui convienne, comprend toutes les idées sans qu'aucune soit essentielle à sa signification.

L'eau prend la forme du vase ou on la verse, ronde, cubique, verticale ou horizontale.

Nous sommes des vases dont la vie épouse les limites et les formes.

*

* *

Confirmer c'est appuyer d'une preuve, d'un signe, d'un acte, une question sujette au doute et susceptible de négation.

Confirmer une personnalité sera donc consentir à son désir, qu'il soit de la terre ou du ciel.

- «Vois, je suis l'univers, et beaucoup plus que l'univers, car tu peux me posséder pleinement - oui, tu es l'univers tel que je peux le posséder; - et le bonheur résulte d'une rencontre de nos reflets.» Voilà à peu près l'antienne amoureuse et son répons. Notre reflet, preuve de notre âme, comme notre ombre, preuve du corps, voilà ce que nous voyons, en échauffant une âme ou des âmes, une femme, une foule, une élite, une époque.

Ce qu'on nomme égoïsme c'est l'illégitimité d'un vœu. Saint Georges, Thésée et les héros sont aussi sumaturels que les monstres qu'ils exterminent, et nul ne plaint le monstre qui accomplit son destin en reflétant dans son sang répandu la divine prouesse.

Par le risque qu'il court, le héros paye sa prétention et l'acte d'amour pour lui-même, qui le pousse à tuer le dragon.

Le dernier venu s'aime autant que ferait saint George. On peut se sentir laid, lâche, indigné, et souffrir de tout cela sans cesser l'amour de soi, si fort que rien ne le lasse.

A côté de l'instinct de conservation, plaçons l'instinct de confirmation.

«Je pense, donc je suis» est bien un mot qui sent le poète de Hollande, c'est-à-dire la vision métaphysique séparée des éléments réels. Mes chats pensent davantage que certains hommes qui cependant occupent une fonction sociale de meneurs d'hommes.

«Je m'aime, donc je suis» serait meilleur. Le jeu des attractions et des répulsions constitue un phénoménisme permanent. Notre pensée opère par désir, Une idée nous séduit, une autre nous répugne. Un cerveau se comporte comme un cœur; il fournit des raisons et là se borne la

différence. A peine les métaphysiciens ont-ils aperçu un aspect peu connu de la vérité, qu'ils en font le centre d'un système et sacrifient la vérité même à leur vision. On aime sa pensée, comme sa maîtresse; et l'austérité de la matière ne diminue pas la passionnalité.

Dès que ses mains peuvent saisir, l'enfant prend possession de la terre, il la pétrit, il la modèle, il lui impose des formes: et il crie pour obtenir le bercement, la caresse et provoquer l'incantation de la mère et de la nourrice. Conscient à la fois de sa faiblesse et de la séduction qu'il exerce, il alterne la colère et la câlinerie. Jusqu'à l'adolescence, l'être réagit contre les faits plutôt que contre les idées qu'il reçoit de l'exemple et du milieu.

La vie intérieure commence parfois à la retraite de première communion: en tout cas, elle conduit au seuil du mystère; la conscience obéit, en ce mouvement, à l'incitation familiale. Comment désirer ce qu'on ignore? La personnalité a pour première étape la puberté. Certes, la fleur d'amour a le sort éphémère et se fane souvent dans une lamentable rencontre; mais ses racines pousseront profondément leurs ramifications et la sève ne s'y tarira qu'avec la vie.

La puberté ouvre le monde des attractions et on comprend déjà que «nul ne peut avoir ni plus petite, ni plus grande seigneurie que celle de soi-même». En suivant l'analogie de l'image, un seigneur dépend d'un suzerain et il a au-dessous de lui des vassaux; il sert le premier, les seconds lui obéissent. Il faut encore ici une confirmation.

*

* *

L'Orient a pensé avant nous et plus longuement que nous: ses découvertes dans le domaine transcendantal sont telles que nous ne pouvons toucher à une question abstraite, sans avoir au préalable pesé son opinion.

Le Pentateuque, dans ses premiers chapitres, contient des notions très antérieures à Moïse.

On y voit les Elohim inquiets de la solitude d'Adam. Or, Adam a été créé homme et femme, androgyne, il est complet, heureux: il n'évoluera pas, il restera dans l'inconscience. La version vulgaire parle comme la traduction ésotérique: l'homme est sans désir, immobile mentalement. On fait défiler devant lui tous les animaux, tous les oiseaux, pour voir comment il les appellera; mais l'homme ne trouve point d'aide semblable à lui. «Alors loah Elohim suspendit la sensibilité d'Adam, rompit son unité androgyne et isolant un de ses côtés (passif ou réflexe), il l'individualisa par une forme où la courbe dominait.

«Ensuite, il développa le positif d'Adam, quantitativement, pour tenir la place de son côté passif, désormais personne distincte, et il amena cette personne à Adam.

«Voilà le réflexe de ma sensibilité et la forme qui correspond à ma forme. On l'appellera Aïscha car elle a été prise de Aïsch (l'homme).

Cette opération de chirurgie qui semble couper le premier être dans le sens vertical, mérite qu'on la prenne pour l'image forcément lourde et brutale d'un fait mental.

Selon le texte, Aïscha était dans Aïsch et Aïsch ne sentait pas Aïscha: on ne saurait mieux rendre l'état d'inconscience. Dès que la femme se révèle, comme une

nouvelle personne, Adam la reconnaît pour sa moitié, il précise sa mission de réflexe et de complémentaire. Il sait qu'elle sort de lui; il exulte d'être ainsi dédoublé. Il vit, car il désire; il vit, car il aime. Qui? Lui-même encore, puisqu'Eve est une partie de lui-même.

Le puceau, à la vue de la jeune fille, s'écrie aussi: «Voilà le réflexe de ma sensibilité et la forme qui correspond à ma forme», et plus moderne il dirait: «voilà le moyen de mon évolution, et le thème initial de ma conscience».

Maintenant nous reprendrons la formule platonicienne, elle paraîtra plus claire.

Le péché originel tient trop de place dans notre littérature sacrée pour qu'il soit besoin de justifier son évocation: celui qui ne le connaîtrait pas par le cathéchisme le découvrirait dans Milton ou dans Musset.

Nous avons vu cette fresque où il n'y a que trois unités: Dieu, l'homme et le monde.

L'homme dédoublé donne naissance au binaire: il n'y a plus d'androgynie, complet, tranquille, parfait; il y a un homme et une femme incomplets, inquiets, imparfaits. Il faudra que le Binaire se manifeste dans l'ordre abstrait: l'homme ne s'est compris que par sa division et cette division se répercutera dans son cerveau.

Un quatrième personnage entre en scène, Nahash: pour mon curé c'est un serpent. Nous sommes dans un verger, le premier couple peut manger de tous les fruits, sauf d'un seul, celui que produit l'arbre du milieu.

Or, le milieu représente le centre des rapports, et là se connaît en effet le bien et le mal, l'antinomie primordiale.

Nahash représente exactement l'être intermédiaire entre Adam et les Œlohim, c'est un démon, le diable, c'est donc Eros, sous une forme héraldique, le Désir pris comme une entité cosmique.

Nahash Eros a des incitations irrésistibles: «si vous mangez du fruit défendu, vous serez comme des dieux» Aïscha eût été une bête brute si elle avait résisté à une telle tentation. Le fruit se trouva bon au goût et même dans la version de Second «il était précieux pour ouvrir l'intelligence».

Légitimement, Aïcha en fit manger à son mari moins évolué qu'elle, car il n'était capable d'un colloque avec le serpent.

On objectera que Ihoah Œlohim fulmine contre Nahash et la traite en mauvais principe: mais il y a d'autres étrangetés dans la traduction protestante, la moins accusable de mysticisme. L'Eternel Dieu ne dit-il pas?

«Voici, l'homme devenu comme l'un de nous, connaissant le bien et le mal. Empêchons-le de manger de l'arbre de vie et de vivre éternellement.»

De telles phrases sont folles: l'antinomie ne constitue pas une notion divine: et cette crainte, que l'homme ne mange du fruit de vie, nous ramène au Zeus d'Aristophane «qui veut conserver les hommes, mais en diminuant leurs forces».

Quel fut l'effet du fruit magique? Ils virent qu'ils étaient nus. Au centre des rapports, ils avaient donc découvert la pudeur «et ayant cousu des feuilles de figuier ils se firent des ceintures». Combien on souffre à penser que l'esprit occidental remâche pieusement un pareil bétel! Ils virent qu'ils étaient de pauvres êtres; incapables de supporter les mystères entrevus et leur esprit se voila et ils tremblèrent

dans leur faiblesse.

Si on pouvait corriger le ton trop rude de l'Éternel sémitique qui vraiment convient mal à un Dieu; en ôtant les comminatoires qui hérissent la clé de ce morceau, voici à peu près, littéralement, ce qu'il en resterait: «Qui t'a révélé ta relativité, si ce n'est ce centre des rapports que je t'avais interdit: je devrai donc désormais multiplier les points vulnérables où Nahasch pourra t'attaquer sans cesse, mais je multiplierai les points sensibles entre toi et Aïsch; tu seras toujours extrême en perpétuelle et douloureuse appétence, entraînée vers Aïsch, tu n'auras pas d'existence propre, tu ne seras colorée que de son reflet.- Et toi Aïsch, puisque tu as cédé à ton réflexe: sois donc conscient, conçois tes relativités et tes rapports et vois qu'il te faut désormais mériter par la douleur, seule salutaire maintenant, ton immortel devenir.

«Ton esprit s'embarrassera sans cesse dans ces relativités et ces rapports que tu as voulu connaître, jusqu'au jour où tu redeviendras androgyne par ta réunion à ton passif réflexe: car ayant été dualisé, tu dois, par ton propre effort, revenir à ton unité.»

Alors Adam appela Aïscha du nom de Heva (vie) parce qu'elle était le commencement et l'occasion de son devenir. L'éternel fait au couple des habits de peau et les en revêt.

Le prologue est joué; quand le rideau, qui tombe, se relèvera, nous verrons l'humanité au labeur.

Une partie du public ne vénère pas ce vieux texte, une autre le respecte au point de ne pas oser le traduire raisonnablement: et ni les positivistes ni les fidèles n'accepteront cette interprétation. Elle apporte un notable éclaircissement au sujet. Adam à l'état instinctif, limité en ses vœux, être élémentaire, ressemble à un chat colossal au milieu des autres bêtes du parc primitif. Il est sans désir, même physique puisqu'il est bisexué. Et sans désir, il n'y a point de vie morale. Coupé en deux, il se réunit si aisément à sa moitié que le désir sexuel ne suffit pas à son évolution. Nabasch survient et à la réceptivité de la femme il offre les plus grands mirages qui soient, l'inconnu le plus prestigieux, les ambitions les plus démesurées: il lui révèle le monde supérieur de l'esprit et de la causalité: il lui inocule le désir, ferment unique de toutes les activités.

Désormais l'homme ne sera jamais satisfait, ni tranquille: éternellement actif, il a reçu l'impulsion divine de l'amour; son cœur dépassera sans cesse, en ses mouvements, le but visible.

Le péché d'Adam, dit la Kabbale, consiste à avoir détaché la branche Malchut, de l'arbre séphirotique. Malchut (royaume ou monde des formes) représente la sphère du devenir où le premier couple est entré malgré la défense divine, c'est la dernière séphire dans l'ordre descendant, celle où l'influx divin et l'effort humain se rencontrent, où s'opère le miracle.

Pour ce qui tient à l'âme, nos connaissances n'ont jamais progressé; et les professeurs de psychologie ne sauraient croire qu'ils égalent les vieux prêtres du Nil, éducateurs de Moïse. Il s'agit de comprendre et non de contredire les traditions, sans s'arrêter à de vieilles expressions aisées à réduire au sens moderne.

L'identification d'Eros et de Nahash sera peut-être repoussée. Les hellénisants ne sont pas Kabbalistes ni les Kabbalistes hellénisants et le sectarisme sévit dans la

région métaphysique. Personne cependant ne niera l'espèce de certitude qui se dégage d'un tel rapprochement.

L'identité des effets sert de preuve. Eros et Nahash sont une seule personne, puisque leur œuvre se confond.

Pour l'auteur du Béreschit, comme pour Platon, l'amour est bien ce mouvement de la personnalité cherchant sa confirmation, d'abord sous le rapport organique, ensuite sous celui animique, enfin sous l'incommensurable spiritualité.

Et comme l'amour est intermédiaire entre le mortel et l'immortel, il n'est ni beau ni laid, ni bon ni mauvais en soi, mais l'un et l'autre tour à tour.

Un mouvement ne peut se qualifier, sinon par ses résultats. Il se meut au centre des rapports, passant et repassant de l'ombre à la lumière, et sa seule caractéristique consiste en ce passage.

Qu'est-ce qu'un intermédiaire? Ce qui placé entre deux termes conduit l'action de l'un sur l'autre. L'amour, placé entre la spiritualité et l'instinct, conduit l'action spirituelle dans le domaine des attractions et relie ce domaine à celui des idées: il involue l'esprit dans la matière, il évolue la matière jusqu'à l'esprit.

Conservons la même idée et entrons au lieu le plus positif de notre monde, dans le laboratoire: là l'intermédiaire sera la substance qui opère la mixtion des ingrédients.

L'Amour remplit ce rôle pour les trois ingrédients constitutifs de l'homme: un baiser est à la fois une sensation, l'expression d'un sentiment et la manifestation d'une idée. Aucune autre passionne met en jeu la triple nature humaine. L'œuvre dramatique qui a pour caractère essentiel de s'adresser à un collectif est impossible sans l'amour, seul mouvement confirmatif de la personnalité. *Athalie*, cette splendeur, ne se tiendra jamais au théâtre, malgré que l'amour de Iehovah y soit d'une ardeur extrême. Les poèmes ne sont en somme que des variations de la scène édenique du vénérable Bereschit: on ne demande à l'art guère autre chose, et cela se conçoit. Nulle autre ne procure des minutes parfaites où la personnalité soit pleinement satisfaite.

De toutes les faces du mystère, ce polyèdre rayonnant, la seule qui nous sourit est celle-là. Parce que l'humanité fait l'amour comme elle fait à peu près tout, stupidement et inconsciemment, cela n'empêche pas le mystère de continuer sa dignité; quoi qu'on opère de vil à sa radieuse lumière, on ne souillera pas le soleil.

L'amour n'est point vil, ni noble. Il ne tire pas sa qualité de son objet, comme on l'a trop dit, mais bien de la personne, puisque c'est un mystère; et le mystère est une notion qui n'existe que dans les esprits qui le conçoivent.

De façon générale, notre pays, au moins dans ses professions officielles, refuse son consentement au mystère: chez l'individu, c'est une élection que ce consentement, une aristie véritable, et nulle part l'individualisme n'affirme aussi grandement sa légitime grandeur.

L'amant, frère du héros et du génie, héros sans histoire et génie sans œuvre, représente, dans son ombre, la seule beauté qu'on puisse réaliser, malgré les hommes, et qui existe, sans l'assentiment d'aucun. L'amour est libre, non de ses manifestations, mais de sa vie: c'est le vrai nom du libre arbitre.

Le Kurde confirme sa personnalité islamique en

massacrant l'Arménien; la sœur de charité, sa personnalité évangélique en soignant les pauvres ou les lépreux; l'artiste, sa personnalité esthétique en sacrifiant sa santé et sa paix à la perfection d'une œuvre; et le premier venu en courtisant la première venue.

Le chasseur qui trouve une fraîche paysanne ou l'oisif qui rencontre une fille, se confirment en leur instinct et en leur vice. Les rencontres d'âmes sont rares et toujours graves: les rencontres d'esprit plus rares et plus graves. Quant à la triple rencontre, c'est la formule du grand œuvre humain.

Cet ange qui a six ailes et qui ne change jamais, dont nous parle la cabale, est le couple béni qui a pu réaliser sa triple harmonie «deux corps et le même désir, deux cœurs et le même battement, deux esprits et la même pensée».

Beaudelaire, plus grand docteur de psychologie qu'aucun de ceux qui l'enseignent, a dit magnifiquement dans la *Mort des amants*.

*Nos deux cœurs seront deux
vastes flambeaux
Qui réfléchiront leur double
lumière
Dans nos deux esprits, ses miroirs
jumeaux.*

C'est bien l'évocation de l'ange Kabbalistique que le poète des *Fleurs du mal* ignorait et qu'il a deviné par ce privilège du génie, de retrouver sans rechercher et spontanément ce qui gît sous la poussière des traditions.

Une dernière fois, ouvrons le Bereschit : Ihoah OElohim dit «ton esprit s'embarrassera dans ces relativités et ces rapports jusqu'au jour où tu reviendras androgyne par ta réunion à ton passif réflexe, Aïscha; car ayant été dualisé, tu dois, par ton effort, revenir à ton unité».

L'amour serait donc, pour nous, le retour à l'unité, retour conscient, méritant, définitif, c'est-à-dire éternel.

Quelle transfiguration de l'Adam primitif! Comment reconnaître l'ingénu de la Genèse dans cet être qui connaît en effet le bien et le mal, et qui parvient à être tout bien, toute lumière, tout amour.

Adam et Eve à l'état d'unité consciente ne connaîtront plus de désir l'un pour l'autre, leur double désir se tournera vers de nouveaux mystères plus doux parce qu'ils seront plus élevés.

Un nouveau Nahash Eros persuadera l'heureux couple pour d'autres audaces, légitimes cette fois et sans dam. Désormais la progression sera constante et indéfinie; ce sera le devenir mais harmonieux, normal comme un passage rythmique d'une sphère à une autre supérieure.

Cette conception de l'Amour, la plus ancienne qui soit, cadre avec les plus diverses initiations, d'Orient et d'Occident: mais elle implique une croyance; c'est-à-dire une certaine attitude devant le mystère, attitude pieuse, attentive, à la fois curieuse et religieuse. Le positivisme ne verra qu'une rêverie dans un système délibérément spiritualiste. Seulement cette rêverie a été faite d'âge en âge, par les plus admirables des hommes, elle se revêt donc d'un caractère œcuménique. Nous devons tenir pour probables les notions les plus belles, car leur beauté au moins ne nous décevra pas: l'homme en se promettant les destinées les plus hautes ne se trompe pas, il aura toujours

eu l'orgueil de son but!

La véritable idéalité regarde ce monde et l'homme, en face; elle ne s'entête pas à produire un être artificiel, elle accepte la création, comme il convient à la créature, mais elle cherche comment la créature peut devenir créatrice à son tour?

En mangeant de ce fruit de vie qui croît au centre des rapports! Les hautes branches montrent le ciel, quelque profondes que soient les racines dans la terre. L'amour ou le désir se manifeste au raz du sol puis il croît, il s'élève et ses ultimes frondaisons habitées par les oiseaux s'offrent aux rayons solaires. Cette image aurait besoin de plusieurs aspects: la croissance végétale obéit à des règles précises tandis que le mouvement d'une personnalité se modifie sans cesse, en intensité comme en direction. C'est la misère de l'expression métaphysique que cette inexactitude fatale entre le phénomène intérieur et la réalité naturelle. L'aspect spirituel n'offre jamais ces lignes nettes et tranquilles du monde extérieur, et d'autre part, l'eau se vaporise, le vent tombe, le feu s'éteint, tandis que l'âme, reste éternelle.

En vain demanderait-on au monde élémentaire les images de la personnalité: il faut se résigner à saisir quelques accents colorés et symptomatiques et les approprier à l'esprit contemporain.

L'Amour n'est donc plus pour le lecteur «un sentiment d'affection d'un sexe pour l'autre», mais le sentiment d'affection de l'être humain pour lui-même, qui se manifeste communément, mais non essentiellement, selon la polarisation sexuelle.

Sans doute pour la correspondance des formes, l'amour peut se nommer l'attraction d'un sexe pour l'autre.

Mais l'âme, quelle part a-t-elle dans la division sexuelle? Nous avons aperçu Œlohim, prenant un côté d'Adam, par une section verticale. Socrate dit que Zeus opéra de la manière dont on coupe les œufs, lorsqu'on veut les saler ou qu'avec un cheveu on les divise en parties égales.

«Il commanda ensuite à Apollon de placer le visage et la moitié du cou, du côté où la séparation avait été faite.

Le Dieu ramena les peaux coupées sur ce qu'on appelle aujourd'hui le ventre, de la façon dont on ferme une bourse, n'y laissant au milieu qu'une ouverture qu'on a appelée nombril. Quant aux autres plis, il les polit et façonna la poitrine avec l'instrument des cordonniers pour polir les souliers sur la forme et ne laissa que quelques plis sur le ventre et le nombril, comme des souvenirs de l'ancien état du corps humain.

Nous sommes d'accord que l'homme se compose de trois éléments. Il faut donc découvrir quelle a été la modification subie par les deux plus élevés.

Adam androgyne avait donc une âme et un esprit androgyne: et la femme serait la moitié animique et la moitié spirituelle de l'homme, comme elle est sa moitié physique?

Les théologiens, en concile; se sont posé cette question. En isolant Aïscha de Aisch, Iohah, lui a-t-il donné une âme personnelle, ou a-t-il dédoublé l'âme, comme il a fait pour le corps?

Ce dédoublement a-t-il été radical, isolant le passif de l'actif?

Ou bien l'âme a-t-elle conservé son androgynisme?

En ce cas l'esprit seul attesterait le sexe intérieur.

Joséphin Péladan
THÉORIE AMOUREUSE DE L'ANDROGYNE
in "Akademos", giugno 1909, pp. 827-840.

LE SEXE DE L'AME

Si tu avais le corps selon la vertu, tu n'aurais aucun désir en ce monde. Léonard.
Le commencement de la perfection se trouve dans le sentiment de l'imparfait. De l'un entre l'autre. Héraldique.

Plus une matière est obscure, plus il convient de l'éclairer par des exemples contemporains.

Le Féminisme, envisagé, soit avec Mme Renooz; la doctoresse de la secte, soit avec les bas bleus et peintresses pullulantes, représente autre chose que l'insuffisance érotique des hommes contemporains - autre chose que la nécessité qui pousse à l'art, par besoin de luxe ou de pain - autre chose que les coqçigrués propres au sexe: le féminisme représente une modification dans les naissances animiques.

Le nombre des femmes, qui se sentent hommes, s'accroît journellement; et l'instinct masculin les conduit à des actions viriles, dans la proportion où le nombre des hommes qui se sentent femmes abdiquent, et devenus passifs, passent virtuellement au plan négatif.

La monstrueuse George Sand, papesse des gynandres (1), qui coucha avec tous les hommes illustres de son temps, qui toucha à toutes les questions et pondit sans relâche des œuvres, diffuses et prestigieuses, incarne le type du féminisme: morale masculine, production masculine; émancipation radicale du devoir de catégorie, usurpation spirituelle dans tous les domaines.

La bonne dame de Nohant fut homme en ses amours innombrables; comme un gendellette elle alimenta sa verve avec les impressions de ses nuits; Lélia, la femme à chair molle, absorberait l'humanité sans se rassasier: elle ne digère rien: «transito di cebo» dit Léonard. On ne trouverait pas, en ses romans, une note vécue; et personne n'a brassé autant d'amants, ni si différents, ni si remarquables. Le résultat: des fantoches sans réalité, des histoires de passion où ne se rencontre pas un accent vrai, une touche vibrante. Cerveau mou, qui reçoit toute impulsion et ne garde l'empreinte d'aucune, insatiable en passion, inlassable en production, et doublement remarquable par sa sérénité en amour et sa fécondité littéraire, Sand est le type accompli de cet être hydrique et désharmonique qui est, à la fois, homme et femme, comme le centaure est homme et cheval.

L'androgynie (2), lui, n'est pas un monstre composite, il a l'un ou l'autre sexe; il s'appelle Achille ou Jeanne d'Arc, et, dans l'art, Mignon ou Chérubin. Pendant la toute première jeunesse, on le reconnaît à quelque chose de garçonnié chez les filles et de féminin chez les garçons: dès que le sein se gonfle ou dès que la lèvre s'ombre, l'extériorité se range à l'aspect sexuel commun. Précisément à l'heure où le caractère visible disparaît, l'âme, jusque-là masculine ou féminine, commence à se dualiser, elle devient le théâtre d'impressions contradictoires. Ses attractions parfois semblent vicieuses. Ici s'ouvre une parenthèse assez grave de conséquences. L'âme d'un être n'est pas forcément du même sexe que son corps: je ne dis point qu'elle soit de l'autre. Son instinct et sa sensibilité ne s'émeuvent pas en conformité avec leur organisme; et cet instinct composite et cette sensibilité disparate constituent une personnalité hors catégorie, et exactement un troisième sexe.

(1) Androgynie s'entend de l'homme féminisé (ne pas confondre avec efféminé) : gynandre de la femme hominalisé (ne pas confondre avec virago).

(2) Il n'est pas question ici de l'androgynie comme archétype de beauté et sous l'aspect esthétique: ce discours ne traite que de l'animisme propre au troisième sexe.

Venerem observam solam hominibus convenire: c'est la seule phrase latine de Léonard de Vinci; et je n'apporte pas un plaidoyer pour le grand Frédéric, ni pour l'ignoble Méphistophélès qui parle ainsi à un ange dans la fin du second Faust.. «Toi, toi surtout, grand gaillard, je t'aime, seulement ta mine de sacristie me gêne. Voyons, fais-moi de l'œil de façon un peu... lascive. Vous pourriez montrer un peu plus vos formes, la longue chemise qui vous enveloppe me paraît ultra morale». La volupté n'est légitime que d'un sexe à l'autre, sans invocation de morale, au nom de la Norme, que nul ne méprisera sans sortir du véritable état de grâce: il consiste à se maintenir en harmonie avec les lois de la Création.

C'est beaucoup plus qu'un péché de chercher la sensation uni-sexuelle, cela déroge à l'ordre admirable dont nous ne pouvons espérer, en nos plus hautaines ambitions, que d'être les parfaits exécutants, puisque cet ordre représente la volonté divine dont nous sommes le reflet.

Tristan et Yseult ont été pour nos aïeux le couple idéal de la passion, et depuis que Wagner l'a ressuscité dans la seule langue universelle, la musique, aucun être cultivé qui ne tienne ce chef-d'œuvre pour l'expression suprême de l'amour.

Wagner savait-il qu'il mettait en œuvre le mythe très secret de l'androgynie? Il eut plusieurs fois l'impression d'en avoir trop dit: il connaissait donc la partie ésotérique de son ouvrage?

Ceux qui ont entendu Bagès, ce délicieux wagnérien de l'intimité, connurent le meilleur Tristan (je ne parle que pour ceux de ma génération) : il rendait à merveille le caractère féminin de l'Amant.

Au premier acte, le héros ne paraît que sur l'appel d'Yseult, il oppose son devoir aux fureurs de son amante, il observe les bienséances, comme un du théâtre de Racine. Esclave de son honneur, il exaspère tellement Yseult avec sa pudeur, avec sa vertu, avec ses bienséances qu'elle veut l'empoisonner et mourir de la même coupe.

Au second acte, les appels d'Yseult prennent un caractère de hardiesse, dirai-je de rut, enfin, au dénouement, c'est elle qui prononce l'oraison funèbre. Si le spectacle ne suffit pas à montrer que dans ce couple, Yseult est l'homme et Tristan la femme, la musique le prouvera. Les motifs d'Yseult sonnent la volonté, la décision, ceux de Tristan se teintent de passivité même dans l'ardeur. Où est le mâle, où est l'homme, dramatiquement, musicalement?

La même contexture se retrouve dans «l'Anneau». Siegfried inconscient, impulsif, brave et stupide, n'a pour lui que le rayonnement de sa jeunesse.

Il ne connaît pas la peur, soit; mais il ne connaît rien davantage. Brunehilde lui a appris l'amour, les runes, lui a donné ses armes: elle viendra encore regarder en face la mort de l'homme aimé et fera ce que convient, avec une sérénité incroyable.

Wagner a mis en face d'elle, une femme bien femme, Gutrune, véritable Allemande celle-là. Malgré la forge de l'épée et l'enclume coupée en deux et la lance de Wotan brisée, et le passage dans le feu, malgré ses gros poings, Siegfried a une âme de femme, en face Brunehilde vraiment virile.

Un autre couple, Frédéric et Ortrude, présente encore le même dualisme ou la femme manifeste le principe actif.

Ces exemples suffisent à prouver que l'âme a un sexe, le sexe de sa pensée et de son activité: le sexe de ses vœux et de sa vie.

Nous sommes convenus que l'esprit est distinct de l'âme; nous comprenons un dédoublement de la sensibilité, l'art nous le démontre. En tirant Eve d'Adam, qu'advint-il du cerveau primitif? Fut-il divisé comme l'âme effective, la pensée féminine est-elle la moitié de la pensée humaine? Retournons dans le parc (paradis) où Aïsch et Aïscha se possédaient, en un accord d'actif et passif.

Pourquoi Nahash-Eros s'adresse-t-il à la femme, autrement fine et pénétrante que l'homme? Adam manque d'audace, son cerveau est lent, il réfléchit aux conséquences des choses et le mystère ne lui dit rien qui vaille, il fuit le danger peut-être parce qu'il se figure, tandis que Aïscha suit son désir spontanément, aveuglement. L'intuition opère ici son premier miracle; Aïscha devine que cette transgression de la défense sera féconde. Elle désire ce secret: sa sensibilité affronte le mystère et, s'en étant fécondée, elle use de sa puissance de réflexe sur Aïsch.

Le désir n'agit sur l'homme que par l'entremise de la femme; dans cette allégorie, elle n'est pas l'initiatrice puisqu'elle ne sait rien, elle est l'incitatrice parce qu'elle ose tout.

Que faisait Aïsch, pendant que sa femme écoutait le serpent, il se laissait vivre. Supprimez ce serpent et vous avez un couple dans un parc qui se possède et qui dort, heureux d'une façon si animale. Ce que siffle l'ophidien à l'oreille de la femme, c'est l'éveil de la conscience, la distinction entre le bien et le mal; le libre arbitre commence, et aussi le phénomène transcendantal, la pensée.

Quand Iohah Œlohim a fini ses admonestations, il conclut par cet aparté : «Voilà Adam à l'état de conscience et à l'état d'option entre le bien et le mal comme un de nous».

Si Œlohim déclare Adam semblable à lui, c'est en raison de sa faute. Cette faute donc fait passer l'homme du plan intérieur au plan spirituel; et ce passage, faste ou néfaste, la femme seule la osé.

Ce que Nahash a fait pour le premier couple, il le fait pour les autres: le rôle de la femme dans le paradis, elle le joue dans la société. Elle entend sans cesse la voix mystérieuse qui répète: «Pourquoi vous a-t-on défendu cela?» et elle ne cesse de désirer le fruit du bien et du mal et, usant de sa puissance de réflexe, elle se fait écouter par l'homme.

Elle a été la civilisatrice par excellence. Croyons-en la fable. Dans le Prométhée, porteur de feu du vieil Eschyle, Pandore représente la fille du désir, la porteuse d'espérance. Qu'est-ce que le désir, sinon l'espoir, unique principe d'activité, que Léonard appelle la quintessence. «L'homme d'un continuel désir, toujours aspire au nouveau printemps, et toujours à un nouvel état, et à de prochains

mois et à de nouvelles années, et quand les choses désirées arrivent, il ne s'aperçoit pas qu'il a aspiré ainsi à sa ruine.

«Ce désir est l'aspiration de l'homme à retourner vers son mandataire; et vous savez que ce même désir et cette quintessence est la compagne de la nature, comme l'homme est le modèle du monde (1)».

Demain évoqué rend aujourd'hui supportable. Personne ne supporterait la vie présente s'il n'avait le refuge du passé et la carrière indéterminée de l'avenir. Les heures fastes nous ne les avons qu'à moitié; il a fallu les préparer et mieux les payer par tant d'efforts: les heures amoureuses, malgré tout, restent incomparables. L'action et l'œuvre ne se réalisent que par une conquête sur l'indifférence et l'imbécillité générales et cette conquête ne s'accomplit pas sans concessions, contradictoires à l'objet de l'amour, qui est l'aimant lui-même.

(1) Textes de Léonard, p. 41 (Mercure de France).

Le catéchisme dit à la question: Quel est le devoir du chrétien? «Connaître Dieu, l'adorer et par là mériter la vie éternelle».

La psychologie se servira de la même formule: quel est le vœu de l'homme? Se connaître, se confirmer et par la confirmation avoir des avant-goûts de la vie éternelle. Nous ne pouvons nous adorer: le jeu de la conscience nous redit sans cesse notre indignité et cette redite, d'autant plus impérieuse que l'individu a le sens de l'idéal, nous persuade de chercher qui nous adore.

Etre apprécié, estimé, admiré, cela est de peu d'effet; on nous juge et on nous rend justice, cela équivaut à une satisfaction et non à une joie. Etre aimé, voilà qui vaut; être aimé c'est être Dieu; pour un seul être: cet être unique nous donne plus qu'un peuple, plus que l'humanité même.

Celui qui dit à un autre «toi!» dans la plénitude de la tendresse, lui offre toute la terre et la part de ciel que la volonté peut précipiter ici bas.

Seulement il faut que celui qui nous dit ce mot ineffable soit «elle» ou «il».

Voilà pourquoi le sexe de l'âme est un des secrets du bonheur. On a tort de chercher, dans les textes obscurs et fantasmagoriques, la science aujourd'hui perdue de la vie individuelle; les chefs-d'œuvre ne sont tels que parce qu'ils offrent l'explication des mystères essentiels de notre espèce. Pour sortir de l'embarras où nous étions tout à l'heure, en face de la sodomie et de la tribaderie, et montrer que l'androgynie est un sexe animique, un sexe intérieur, il a suffi d'aller à l'Opéra, un soir où l'on jouait Tristan, de regarder une certaine face du polyèdre et d'entendre en esprit une partition familière à tous.

A chaque période caractérisée, la balance sexuelle oscille, non pas l'organique, l'autre, la sentimentale. Aujourd'hui, le plateau féminin l'emporte en positivité sur le masculin, la femme s'hominalise et forcément l'homme incline quantitativement vers la passivité.

Il y a tant de gens rétribués pour s'occuper du bien public que ce serait ridicule de s'y employer bénévolement. L'individu seul est l'objet de cette recherche. Aussi bien l'amour est-il cette fière entreprise qui s'enferme dans un duel.

L'amour meut trois sortes d'êtres: les instinctifs qui ne dépassent jamais la zone de la concupiscence, pour lesquels on aime, comme on mange, et qui prennent le lupanar pour l'analogue du restaurant: les animiques atteignent le second degré marqué par Platon: ceux-là n'aiment qu'un seul être: ils sont nobles et déjà dignes de louanges. Enfin il y a les androgynes.

Qu'on veuille ne pas oublier les points établis dans une matière encombrée d'à côtés! Un androgynie peut être également Tristan ou Yseult; son caractère distinctif consiste dans un désir de perfection. Il apporte dans le péché une idée, qui est presque un idéal, une idée de lui-même, naturellement apothéotique, qui l'oblige à sentimentaliser son instinct et à spiritualiser son sentiment. Il ne s'agit pas, comme en théologie morale, de la modération dans les plaisirs des sens: puérile notation de clercs. Entre amants ou époux fidèles, cette modération se produit d'elle-même et toujours trop tôt.

Il ne s'agit pas, non plus, de gêner sa luxure, en croyant à l'excellence d'une espèce de maigre dans les manifestations érotiques. Si on aime, qu'on caresse à son gré et qu'on puérilise à satiété. Ce qu'il faut, c'est tirer de l'œuvre de chair, comme de la communion affective, une plus-value de personnalité, une réelle confirmation: c'est répéter, à chaque rencontre, la scène mystérieuse de la Genèse, et augmenter ses connaissances métaphysiques, les seules importantes, les seules qui nous serviront réellement.

Quand les hommes d'oraison disaient qu'il n'y a qu'une science qui importe, le salut éternel, ils ne mentaient, ni même n'exagéraient. Mais ils se trompaient en nous proposant leur salut, le salut ecclésiastique, secundum Melchisedec.

Nous ne jurons pas tous par l'arbre d'Aaron, et, faute de le comprendre, le pape lui-même fait des gestes vains.

Individuellement, vertu de faculté; socialement, vertu d'état; le reste nullement négligeable, vient au second plan. La vertu de faculté, qui seule nous intéresse, est celle qui rend utile à autrui. Saint Christophe, géant de peu de subtilité, mit sa faculté de force au service de ceux qui avaient à passer un dangereux torrent et un jour il eut Jésus sur l'épaule. Admirable leçon, le salut s'opère en mettant en œuvre nos facultés.

La charité, c'est la fusion de trois Karites, c'est tout ce que nous concevons d'indicible: mais quelle inutilité de moudre le vieil air divin: «aimez-vous les uns les autres». Ceux qui ont l'entreprise de cette sublime rengaine sont les moins serviables des hommes. Que signifie une exhortation, sans l'exemple?

Il est une objurcation qu'on adressera avec quelque chance d'écho, elle ne contredit pas aux passions, elle les excite dans un sens d'élévation. Le pire égoïste peut encore trouver en lui une notion chaleureuse de l'amour et apporter quelque lumière, là même où il ne poursuit que son heur.

Sans doute, le traité de la concupiscence est idéalement vrai, et lorsque Socrate nous dit que l'évolution amoureuse, à une certaine hauteur, dédaigne le corps, cherche la beauté dans les actes, puis dans les sciences, enfin la Beauté sans épithète et sans limite, il ne diffère pas du grand sermonnaire. Nous n'avons pas un seul livre d'enseignement qui conclue par «soyez un génie», tandis que les ouvrages de piété se résument en «soyez saints».

Soyons hommes d'abord et sachons ce que la femme nous représente: le Désir. Elle est l'objet du désir en sa personne; derrière elle, Nahash continue à lui insuffler des appétences de toute sorte que l'homme doit réaliser.

Pourquoi un financier prend-il à sa charge une danseuse dont il n'a cure? C'est que la femme représente le luxe, et qu'on ne saurait jouir de l'or sans elle.

Nahash, personnage sans analogue dans la réalité, identifiable avec le diable, ne réunit pas les avis des platoniciens et catholiques sur son existence ni sur son essence. Puis, ceci est écrit à une époque où la mécanique appliquée accapare la plus grande somme d'intelligence; il convient d'être rationaliste, de parler sans nuages et le plus platement possible.

La sensibilité féminine affecte une mobilité extrême: une semaine sur quatre, Aïscha passe par un état crisiaque, qui modifie profondément son humeur et souvent ces modifications commencent bien avant le fait.

Chaque mois, il y a simulacre de grossesses et une espèce de fausse couche. Je ne vais pas sur les brisées des médecins, caste impie, sans respect des héros et des dieux qui mettrait les anges à la clinique pour savoir comment s'attachent leurs ailes. Métaphysique veut dire avec le physique et l'analogie seule guide bien nos recherches. Donc, la maladie normale de la femme correspond à un état animique aussi agité, qui la rend réceptive aux actions les plus diverses.

Que répond Aïscha à Ioah Œlohim, lui disant: «Qu'as-tu osé?» - Nahash a entraîné ma sensibilité vers cet inconnu». Chose étrange, l'Eternel conclut ainsi: «Je multiplierai les points vulnérables où Nahash pourra t'attaquer sans cesse; tu as choisi l'évolution par le désir: tu seras exaucée et Nahash continuera à t'inciter: mais je multiplierai les points sensibles avec ton conscient intellectuel Aïsch». Ainsi la femme se trouve placée entre Eros et l'homme, elle reflète le premier et se reflète dans le second. «Sans cesse entraînée vers ton positif Aïsch, dont tu es le réflexe; tu n'auras pas d'existence propre et tu ne seras colorée que de son reflet».

Or, nous assistons, comme je le montrais, en commençant, à une tentative d'émancipation féminine, qui tend à une existence propre, indépendance matérielle par le travail, indépendance intellectuelle par l'application aux lettres et aux sciences. L'ère des gynandres commence.

Soit que l'homme ait résisté à la séduction, soit que la femme actuelle dédaigne ce moyen séculaire d'exister, elles sont légion celles qui aiguillent leur vie, de façon active: et pour qu'un tel fait ait lieu, il faut qu'une révolution se soit produite dans la sensibilité d'une race. De ce cataclysme nous ne voyons que les conséquences extérieures, l'événement s'est passé dans le secret des intimités; la foi dépend du clergé et de ses exemples, l'état de l'amour dépend de l'homme. Collectivement, il a les femmes qu'il mérite, parce que Aïscha, en qualité de reflexe, réalise la pensée de l'homme, elle devient perpétuellement sa femme, c'est-à-dire, selon l'expression de Brunehilde à Wotan, «sa pensée visible». La responsabilité de l'hominale, dans la décadence féminine, ne fait point de doute. Si l'idéalité s'est perdue, c'est que le mâle ne la projetait plus: le contemporain se peut mirer dans l'âme de la contemporaine, il s'y verra bien laid, s'il a gardé la notion du Beau.

Chaque fois que Dieu paraît dans une scène des livres sacrés, il convient de se souvenir que les trois termes du temps n'existent que pour l'éphémère et non pour l'Eternel. L'allégorie de la Genèse nous peint des faits permanents, non une aventure ayant date. En conséquence, le verset 19 du c. III, doit être lu pratiquement, de la façon suivante:

«Tu t'embarrasses sans cesse dans ces relativités et ces rapports que tu veux connaître, tu ne soulageras ton angoisse que par la plus étroite communion avec ton passif réflexe; ton dam intérieur vient de ce que tu es séparé d'une partie essentielle de toi-même; tu n'as qu'un remède à tes

maux, c'est de revenir par l'effort à ton unité, à redevenir androgyne par l'amour. Tu ne peux mériter l'éternel devenir que par la douleur: et l'amour est la forme attrayante (assimilable, pour les positivistes) de la douleur.

Il faut souffrir ou mourir. Sainte Thérèse en le disant prononçait une formule rigoureuse au lieu d'exhaler un paroxysme d'ardeur. Les sciences ne possèdent aucune vérité aussi démontrée que celle-là. Dès que l'homme veut vivre, il souffre et d'abord de son vide, qui n'est autre que l'absence de sa personnalité féminine. Nos sensations, nos sentiments, nos idées sont des moitiés de sensation, des moitiés de sentiment, des moitiés d'idées. Si l'image n'était pas disgracieuse, je dirais que moralement nous n'avons qu'un œil comme Wotan, que nous marchons sur un pied et que nous sommes manchots d'un côté. L'amour nous rend notre œil, notre pied et notre bras: il nous rend même la coloration de nos pensées.

Au théâtre, il n'y a que l'amour d'intéressant, car il n'y a qu'une recherche vraiment passionnante, et pour tous celle du second œil, du second pied, du second bras.

A qui donner la palme de l'incohérence: aux théologues qui enseignent le dédain de l'amour, aux législateurs qui apportent leur hypocrite rapport de commandant de recrutement ou aux Allemands qui ont inventé le génie de l'espèce.

Les premiers prétendent que Dieu veut tout notre cœur: comme si on ne priait pas mieux à deux cœurs; les seconds demandent des citoyens pour la patrie, alors que les petits qu'on fait crèvent comme mouches; quant à Schopenhauer, il plaisante.

La douleur est la loi de l'humanité; et l'amour est le remède à cette douleur, le recours contre cette loi. Lorsque Musset écrit:

Je fus aimé, j'aimais. Elle était belle!
J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle
Et je l'emporte à Dieu!

il semble, à plusieurs, qu'il blasphème! Un rendez-vous qui est un trésor et qu'on emporte à Dieu. De quels troubles ce rendez-vous fut précédé, de quels regrets il fut suivi, et ce sont ces troubles, ces regrets, cette souffrance consentie qui est en effet offrable au Créateur.

La lumière contient les sept couleurs du prisme et nous n'en voyons aucune, dans ce qu'on appelle la lumière blanche: la femme joue le rôle de l'arc en ciel; en elle la pensée latente de l'homme se colore.

Si on pardonne de préférer les devins aux raisonneurs et les chefs-d'œuvre aux traités, je citerai le cas de la Walkyrie. En prenant partie pour Siegmund et Sieglinde, elle obéit au désir de Watan, qui voudrait sauver ses enfants. En écoutant Nahash, en mangeant le fruit du bien et du mal, Aïscha réalise le désir dormant encore au cœur d'Aisch. Celui-ci reconnaît sa pensée informulée dans l'audace de sa compagne.

La femme se modèle et se colore d'après le désir masculin: et si ce désir est bas, elle s'abaisse.

Kundry subit tour à tour l'influence du Graal et la pression de Klingsor : elle se dresse vivante, embûche sur les pas des chevaliers, ou va jusqu'en Arabie chercher un baume guérisseur et mange indistinctement les fruits du bien et du mal, jusqu'au jour où fécondée moralement par l'idéalité de Parsifal, elle reflète sa pensée et se purifie par réflexion d'un pur. C'est bien la même femme que Klingsor excite en lui disant que Parsifal est puceau et que Parsifal à son tour excitera à la pénitence en lui opposant sa vertu.

Comment Platon a-t-il pu se tromper au point d'écrire que la Vénus Uranie n'inspire que des amours unisexuels, alors qu'il possédait la théorie de l'androgyne, alors que Socrate avoue «tout ce que je sais de l'amour, je l'ai appris d'une femme, Diotima». Cette Diotima qui donne une si transcendente leçon au philosophe, est une Aïscha, évoluée au plus haut point, qui cueille le fruit désiré par le philosophe et le lui offre; fruit défendu, puisqu'il fallut expier par la ciguë, non d'y avoir touché, mais de l'avoir distribué aux autres.

La femme est le miroir enchanté où l'homme peut contempler sa pensée, c'est-à-dire prendre conscience de lui-même. Par elle, on comprend que l'antinomie, seule forme de son raisonnement, ait pu devenir un système.

Seulement, ce miroir n'a pas la docilité du verre, les images ne s'y reflètent ni exactement, ni constamment, plus semblable à une onde qu'un souffle ride et même agite, et qui se teinte de la couleur du nuage, la femme androgyne seule est susceptible de fécondation spirituelle. Faut-il répéter que la femme qui écrit, serait-ce Sapho, qui peint, serait-ce Vigée Lebrun, appartiennent à la Gynandrie.

La femme androgyne, heureuse ou malheureuse, obscure ou célèbre, ne pratique qu'un art, celui de l'amour: cela ne veut pas dire qu'elle ait forcément beaucoup d'amants, ni même qu'elle

en ait un, mais celle qui conçoit le grand œuvre sexuel, dédaigne profondément de se manifester autrement qu'à l'élu, si elle élit quelqu'un.

Elle mérite l'épithète que Machiavel donne au Borgia, secretissima.

L'Androgynisme étant plutôt un miracle qu'un phénomène naturel, par sa rareté, il serait puéril de regarder autour de soi, pour y découvrir un être dont le signalétisme reste informulable, et la manifestation seulement intime.

L'androgynisme est le plus haut point de l'individualisme, on ne le trouve jamais deux fois semblables, si ce n'est par une disposition singulière à l'idéalisme. Il n'y a pas d'homme-espèce pour l'androgynisme, dont l'orgueil reste invincible, elle éprouve une répulsion nerveuse du sexe masculin qui lui paraît une animalité, et particulièrement pour le jeune homme, à moins que ce ne soit un héros. Elle devine ce qui lui manque et ce n'est pas elle qui se troublera pour Chérubin. Elle cherche un reflet, comme on poursuivrait le Graal, et l'être intellectuellement mûr ou héroïque seul, lui fournira une carrière sentimentale. Elle se propose, moins de jouissance que d'élévation; elle quête plutôt son frère que l'amant ou l'époux. Elle veut cueillir le fruit défendu de l'arbre du bien et du mal; mais elle ne le reconnaîtra pas parmi les autres, si elle n'incarne un désir qui la rend subtile. Réduite à elle-même, elle ne désire que désirer. Considérer l'amour comme un moyen et non comme un but: telle premier point de l'androgynisme et qui répond au morceau de Massillon sur ces deux faiblesses qui se réunissent dans l'illusion de trouver une force nouvelle. Notre but c'est nous-même; et l'être aimé ne sera que notre complément, non pas notre objectif.

La passion, qui, ce semble, désigne le sentiment intérieur, n'entraîne tant de drames et de complications que par l'erreur qui veut tirer de l'amour ce qu'il ne contient pas: le bonheur. L'art ne raconte que les passions tragiques, parce que dès qu'elles cessent leur exaltation, elles perdent le caractère esthétique. Enfantillage dangereux que de vouloir vivre des sentiments dont on meurt, même dans la fiction. Si la volupté reste, malgré tout ce qu'on a dit, un élément de communion incomparable, elle ne reçoit sa modération, dirai-je son inocuité, que de la pensée qui l'a précédée et qui la suit. «Si tu avais le corps selon la vertu, tu n'aurais aucun désir», dit Léonard. L'androgynisme, ni ange, ni bête, voit dans la caresse l'apaisement qu'elle contient et qu'il est dangereux de refuser, enviable état que d'être sans désir, et misérable que de désirer en vain! car la chair prend une importance exagérée, dès qu'elle pâtit.

Diotima, plus explicite que Moïse, déclare que l'objet de l'amour c'est l'enfantement spirituel d'un idéal vivant et actif.

Qu'on se figure deux êtres pleins de bonne volonté et de douceur qui se dédient non pas leurs humeurs, mais leur zèle, et qui s'entraident pour une mutuelle perfection, qui apportent dans l'amour un véritable ascétisme, et seraient désespérés, s'ils n'étaient pas l'un pour l'autre un point d'appui et d'élévation. Tel est l'amour entre androgynes, une entreprise de paix et de sublimité.

Certes, le chemin de la perfection, que ce soit celui qui nous mène à Dieu, ou l'autre qui mène l'homme à son devenir, présente des aspérités, des ravins où l'on tombe, des montées où on peine: le chef-d'œuvre ne se fait pas plus aisément en amour qu'en art.

Cet enfantement peut-il se formuler? Non, puisque ce sera la fleur et le fruit de deux individualités unies pour les former, et qui ne prendront conscience d'eux-mêmes que par cette formation.

Dieu s'affirme par la création, il est le maître de la vie. Que peut l'homme, à l'imitation de Dieu? Il est maître de ses pensées, et il peut les diriger au lieu de les recevoir de la sensation.

Lorsqu'on chante dans la Flûte enchantée:

La vie est un voyage
Qu'on ne fait bien qu'à deux!

On entend l'énonciation plate et presque drôlatique d'un arcane que connaissaient ceux qui commandèrent à Mozart ce splendide opéra.

Sans doute, si deux androgynes se rencontrent, ils s'uniront même socialement: ils bâtiront un foyer, ils auront peut-être même des enfants, mais leur trait distinctif sera un automysticisme, le culte de leur personnalité, le soin de leur âme; jamais ils ne s'humilieront l'un l'autre, jamais ils ne manqueront d'indulgence, ils seront des complices, enfin, dans la grande aventure du devenir.

Ce tableau de deux égoïsmes étroitement solidaires n'a pas de beauté propre; cependant une telle entente aboutit fatalement à un embellissement illimité de l'âme, qui, gardée des promiscuités et des compromissions, se condense et s'apaise, l'expression de Dante se réalise, le vers humain commence sa métamorphose en papillon d'éternité.

Souvenez-vous de la marmite des sorcières, dans Macbeth. Les ingrédients que les trois vieilles y jettent, en feront le pire toxique. Les androgynes forment leur amour du meilleur d'eux-

mêmes. Au lieu de s'abandonner à leurs mouvements, ils se créent une discipline, ils s'efforcent d'associer les vertus à leurs sentiments, et dès lors, les vieilles exécutions ne les atteignent plus.

Les êtres ordinaires s'unissent parce qu'ils se désirent, et une fois satisfaits, ils se quittent jusqu'à un nouveau désir. Les privilégiés se désirent parce qu'ils espèrent, en se satisfaisant, saisir un fruit du bien et du mal, et s'en nourrir, et en recevoir un supplément de force. Ils se donnent pleinement l'un à l'autre, afin que la sexualité perdant son impériosité par la satiété même, ils puissent par leur double désir dépasser le plan où ils étaient séparément, avant leur rencontre.

Notre personnalité, incapable d'immobilité, évolue sans cesse ou s'involue, et surtout dans la passion où les mouvements sont si vifs. Aussi, quoi de plus vil que l'idée masculine de conquête qui suscite, chez la femme, celle de résistance, comment sortirait-il de la lumière d'une sorte de combat si absurde. Le thème de la séduction doit disparaître d'un esprit, qui conçoit le noble amour, pour céder la place à un principe de communion. C'est alors une œuvre de bonne volonté, où chacun ne se propose que le bien commun, où les intérêts sont si étroitement solidaires, que l'un ne profite jamais du dam de l'autre, tous deux tendent à détruire leur dualité

L'erreur Socratique provient d'une recherche admirable: réunir l'amante et l'ami en un seul être. Les Grecs crurent plus simple de charneliser l'amitié, que d'amicitier la chair.

Cette erreur dépasse de beaucoup la morale, elle a des conséquences spirituelles.

La femme féconde le cerveau de l'homme, en lui présentant ses pensées sous des couleurs vives et imprévues. Comment remplacer cette action réflexe.

Chez les Androgynes du désir sexuel satisfait, d'autres désirs naissent qui sont leurs fils et filles. Chacun réduit à lui-même, serait stérile. De l'union naît un nouveau sentiment une idée nouvelle, véritable au-delà de l'amour.

Dans cet ordre admirable, la femme apprend à penser et l'homme à sentir; ils collaborent ainsi. On ne trouve pas, à son gré, l'image désirée, et je demande pardon d'emprunter une comparaison à la fable de l'Aveugle et du paralytique, si chère aux sculpteurs du laid: l'apologue s'applique à la grande misère humaine. L'homme ne voit pas au sens de la voyance et de l'intuition, il n'avait pas vu primitivement Nahash: la femme seule ne réalise pas, incapable de méthode et de logique. Superposez la lucidité de la première, à la force active de l'autre: le couple se met en marche et parviendra au but: la femme qui aime s'illumine, et l'homme illuminé veut tout entreprendre. Aïscha est l'œil qui perçoit les lueurs d'infini, Aïsch est le pied qui escaladera le dur sommet.

Marthe et Marie en une seule personne, telle la femme androgyne, elle réunit les facultés actives aux contemplatives; mais le trait commun aux deux êtres, c'est de marier l'intelligence et la volupté. Les Grecs avaient été frappés de la distance entre l'amitié et l'amour. Au point de vue plastique, l'adolescent manque de grâce et la vierge de force. Sentimentalement, il faut demander l'amitié à un homme, la volupté à une femme. Les Grecs crurent expédient de chercher le plaisir là où se trouve l'intelligence, et violèrent la Norme physique. Ce qui était excusable chez des guerriers entre Achille et Patrocle, devient ridicule pour un philosophe, qui ne peut se méprendre sur l'harmonie des sexes. Hors du désir, aucune femme ne pense: mais le désir suffit à les cérébraliser, dans la mesure où l'homme lui-même est spirituellement mâle. Aristophane ne plaisante pas quand il dit que l'androgyne est fils du soleil, de la terre et de la lune, il indique le jeu transcendantal des réflexes. Eve reçoit la clarté virile et à son tour elle éclaire des parties obscures, des heures sombres, comme fait l'astre: ce qui n'arriverait point dans l'homosexualité.

Coucher avec une femme ne suffit pas, pour l'inonder de clarté et la doter d'un cerveau: il faut l'aimer, avec son esprit; la cultiver comme une plante, et surtout lui présenter d'autres thèmes que l'égoïsme de la sensation. Cela exige des soins multiples, chaleureux, constants et un effort bien plus considérable, que celui de parfaire une œuvre d'art, qu'elle peut être perverse tandis que hors de sa luxure, l'androgyne impose la pureté d'intention.

Qui est androgyne et qui peut prétendre à réaliser le grand œuvre d'amour? «Celui qui naît l'esprit engrossé de quelque chose et dont la nature demande à enfanter».

Platon répond ainsi. Il ne faudrait pas qu'on pensât à quelque écriture: la démangeaison littéraire, même la faculté, même le talent, n'ont rien à voir avec un phénomène de secret et de silence, avec un vœu semblable à celui du mystique qui n'a pour témoin qu'un être, un seul et Dieu.

Quant à la réalisation? La caverne d'Harma était jonchée d'ossements; pour un Jason qui aborde heureusement en Cochilde, que d'aventureux servent de nourriture aux affreux poissons.

Il n'y a qu'une erreur irréparable, celle qui porte sur nous-mêmes: l'inconscience. Si nous ne savons pas nous mesurer, nos desseins mal conçus avorteront. Ici, en vain accuserait-on la vie, ou la méchanceté des hommes. Qui ne se connaît pas, ne connaîtra rien en ce monde. Voici pourquoi, l'inscription du temple antique signifiait: inégalité. On affiche, aujourd'hui, le mot contradictoire, parce qu'en 1789, Mirabeau politicien lut aux honorables d'alors un factum qui commence par cette idiotie: «Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits.»

Les hommes naissent inégaux en facultés et cette inégalité augmente, selon le développement ou l'atrophie de ces facultés. Evidemment, la distinction sociale dépend de l'utilité de

la personne; mais, quand on possède la guillotine «on n'a pas besoin de Chimiste». Le marchand de vin remplacera demain le prêtre et un peuple d'ivrognes verra les étoiles éteintes; il aura le front dans le ruisseau. Rien au monde n'est aussi inutile que l'androgynie; il ne représente que le bonheur précurseur, de l'immortalité, et pour une élite tellement restreinte, que le lecteur sera sage de ne pas y prétendre, sans de fortes raisons.

Cette égalité, blague inventée par Cagliostro (qui a fabriqué les étiquettes, entêtes, devises et formules de l'immonde révolution), cette égalité, radotage inconnu des sauvages dans l'ordre extérieur et collectif, se trouve réalisée dans l'amour androgynie. Elle s'opère par la simultanéité des vœux. Chacun tend à la perfection de l'autre: chair, sentiment, subtilité, tout se met en commun, et aucun se tient compte de ce qu'il prend ou de ce qu'il donne. L'égalité résulte de l'identité des vœux.

De l'un en l'autre, dit l'héraldique, du non être à l'être, dit la philosophie; du binaire à l'unité, dit l'amour.

Le problème androgynie ne dépend pas de deux quantités, mais de leur unification.

Comment deux êtres distincts arriveront-ils à se confondre? Par la possession qui mêlera leurs esprits animaux: par l'émotion qui associera leurs esprits animiques; par la contemplation simultanée qui uniera leurs entendements. L'un emprunte à l'autre tout ce qui lui manque: et l'autre se complète sans rien prendre, puisque l'androgynisme reconstitue une unité primitive.

Le lecteur, involontairement, cherchera autour de lui un couple androgynie et il n'en verra pas: il se demandera ensuite quelle moitié assimilable se rencontrerait dans le rayon de son activité, et il n'en trouvera point.

De là, à conclure que cette théorie rentre dans les coq-cigrués de l'idéologie, il y a moins d'un pas.

L'androgynisme n'est pas un mode de musique sentimental, qu'on emploie à son gré lydien, dorien ou ionien? C'est un idéal applicable à l'amour, et l'idéalité étant toujours le reflet d'une vérité, on profite même sans l'atteindre, dès l'instant où on la perçoit.

Notre désir donne notre mesure: rien ne le limite ni ne le déforme, tant que nous ne cherchons pas à le réaliser. Il convient de ne pas confondre l'essor de notre rêve avec les besoins. Franck désirait sans doute qu'une circonstance lui permit de ne plus courir le cachet, Balzac désirait liquider ses dettes: ces vœux que la Nécessité engendre n'appartiennent point à l'ordre érotique, de quelque poids souvent écrasant, qu'ils accablent une individualité.

L'Eros ne s'entend que de l'aspiration d'une conscience vers sa confirmation. Celui qui ne sent pas l'immortalité de son âme aurait tort de s'intéresser à une ascèse qui a son épanouissement au-delà de cette vie.

Pour Aristophane, l'Amour est la forme basse, instinctive de l'appétence céleste: formel sur ce point, il écrit, ou plutôt Platon lui fait dire «après cette vie, Eros nous rétablira dans notre état et guérira nos infirmités».

Eros, dès ce monde, nous achemine vers notre état de grâce et soulage nos infirmités.

Nous sommes incomplets, parce que nous avons un sexe: il nous faut l'autre, et l'amour nous le donne. Qu'on n'oublie pas que le sexe est triple, et qu'il nous manque autant au cerveau et au cœur qu'au corps.

Eros n'est pas un dieu, il vit en perpétuel devenir: c'est un démon, un être intermédiaire entre l'homme et la femme, comme constitution, puisqu'il naît de leur union.

Ici, on touche à de nouvelles obscurités: si l'androgynie véritable résulte de la rencontre de deux êtres potentiellement bisexuel, leur unification aboutira à un troisième sexe, le daïmonique.

Et comme la doctrine aryaque, comme la sémitique, voient dans l'Eros, le retour conscient à la stase primitive, l'amour aurait pour unique fin de faire d'un homme d'une femme, un démon, un être intermédiaire entre le mortel et l'immortel.